

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## La « vraie » rencontre avec le « vrai » livre

Michel Clément

---

Volume 14, Number 3, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13116ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Association Lurelu

**ISSN**

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Clément, M. (1992). La « vraie » rencontre avec le « vrai » livre. *Lurelu*, 14(3), 35–35.

quelques  
réflexions sur...

# LA «VRAIE» RENCONTRE AVEC LE «VRAI» LIVRE

Michel Clément,  
conseiller pédagogique, commission scolaire Chomedey (Laval)  
président, Communication-Jeunesse

Dans le cadre du colloque de Communication-Jeunesse qui s'est tenu les 27 et 28 septembre dernier, une table ronde a réuni quatre intervenants sur le thème des valeurs dans le livre québécois pour la jeunesse. Créateur, éditeur et utilisateurs de livres se sont demandé si cette littérature était créatrice de modèles.

À mon sens, qui dit «modèle» apporte à ce terme une connotation de «servir de références». Or, j'ai eu le plaisir d'être intervenant à cette table ronde. Dans mes réflexions préparatoires, je me suis demandé justement où je situais cette notion de modèle pris dans le sens de «servir de références». Je ne pouvais intervenir en tant que créateur ou producteur de livres puisque j'aurais débordé de mes compétences. Je pouvais cependant réagir en tant qu'utilisateur et «agent de rencontre» puisque j'œuvre en pédagogie depuis plus de vingt ans. Et ce qui m'est apparu le plus important à ce moment-là, c'est la couleur d'une société qui se bâtit. Et à travers cette construction, plus précisément, la couleur de sa littérature. Jusqu'à quel point cette littérature peut-elle servir de références, constituer un élément fondamental de la construction culturelle de cette société, et donc des êtres qui la composent?

Voici une anecdote pour mieux témoigner ce qu'est pour moi la lecture en ce sens. L'été dernier, je travaillais à la rénovation d'une maison. C'était vendredi après-midi, il faisait chaud, j'étais épuisé... Une minute de repos, et le rêve des heures à venir se mit à défiler devant mes yeux : j'allais descendre de l'échelle, prendre une bonne douche, et m'asseoir dans mon coin favori, avec un livre. Ça semble anodin, mais en y réfléchissant bien, il y avait là une question importante à se poser. Qu'est-ce qui avait pu créer chez moi ce véritable «besoin» de lecture, cette réalité que le livre représentait pour moi le «summum» du plaisir?...

Pour y répondre, j'ai dû remonter dans mon lointain passé, alors que je n'étais pas encore un véritable lecteur. Je me suis rappelé ce vieil enseignant qui avait remarqué que j'étais, de toutes les causes, à la recherche constante d'aventures, et qui avait insisté pour que je lise un roman d'origine orientale, *Minh de la rivière Thaï*. Ce fut ma première lecture vraiment marquante, parce qu'elle était «signifiante» pour moi. Cet enseignant avait joué le rôle le plus noble que l'on puisse attendre d'une personne mûre, celui d'avoir provoqué chez



photo Daniel Serrine

moi la vraie rencontre, avec le vrai livre. Peu importe ce qui allait m'arriver désormais, le livre continuerait toujours à être pour moi un tremplin vers le rêve, un catalyseur d'émotions, un exutoire à mes problèmes, un réel interlocuteur...

Voilà exprimé, à travers ce vieux souvenir, ce qu'est le véritable livre pour moi. Qu'on appelle «valeurs» ou «modèles» cet ensemble de réalités transposées au moyen de personnages de livres, de situations décrites, de force évocatrice d'écriture, d'émotions suscitées, peu m'importe. Ce qui compte, c'est qu'il y ait un objet-livre qui permette à son lecteur de faire un bout de chemin.

En ce sens, je me plais à répéter que le livre n'est pas une fin en soi, mais un moyen. J'avoue avoir beaucoup de difficultés à accepter l'affirmation trop répandue qui soutient que «peu importe ce qu'on lit, l'important, c'est qu'on lise...» La vie est beaucoup trop courte pour que l'on perde du temps au creux de coquilles vides. Se promener au sein d'un univers de mots qui décrivent l'aventure pour l'aventure, qui construisent une boucle fermée sans stimulation de l'imaginaire, qui proposent un style et une écriture ternes, sans richesse, c'est comme se trouver sur un bateau de croisière sans passagers.

À l'opposé, le livre-bateau rempli de passagers qui vogue sur des eaux imprévisibles interpellera sans cesse le lecteur. Il le provoquera au niveau de son intelligence constituant ainsi un modèle possible

d'action. Il provoquera des émotions de joie, d'inquiétude, de beauté formelle, d'humour ou d'enthousiasme.

Ce livre sera celui où, derrière l'aventure, se cache la stimulation de l'imagination; celui dont l'humour intelligent fournit un remède à la morosité; celui qui, derrière des situations de fantastique et de science-fiction, pousse l'imaginaire et la créativité vers les plus hauts sommets; celui qui, à partir du vécu des jeunes, leur permet d'affronter leur réalité avec plus d'harmonie, de confronter leurs problèmes et leurs émotions avec ceux véhiculés par le livre; enfin, celui qui, par la crédibilité des situations, par les relations établies entre les personnages, respecte l'intelligence du jeune lecteur.

Ce produit, il existe de plus en plus, et il est clair pour moi que le rôle des adultes qui œuvrent comme intermédiaire entre le livre de jeunesse et le lecteur est fondamental et exigeant. Comme ces adultes évoluent au milieu d'un univers de jeunes tous différents et que l'objectif est de provoquer la vraie rencontre avec le vrai livre, ils devront se garder de censures personnelles. Ils doivent plutôt proposer de multiples genres et styles de livres différents et demeurer prêts à répondre aux réactions suscitées. Ils doivent se positionner comme des bougies d'allumage qui vont créer la rencontre avec l'auteur, sa façon de raconter, de penser, de véhiculer ses émotions. Sur ce point, j'oserais même dénoncer la pratique de certains éducateurs, heureusement en voie de disparition, qui n'utilisent le livre que comme prétexte à «décortiquer» les phénomènes de langue et ses techniques de construction. C'est là réduire à bien peu des œuvres littéraires qui s'inscrivent dans le patrimoine culturel d'une génération. Ce serait un peu comme concevoir l'automobile comme un simple prétexte pour apprendre la mécanique...

Je termine en affirmant une croyance très forte: l'aspect signifiant de la lecture, qui seul entraînera le «vouloir lire», est grandement favorisé par un contact avec une culture qui témoigne de racines personnelles, dans lesquelles on se reconnaît, auxquelles on peut s'identifier. Le livre de jeunesse québécois permet plus facilement cette identification mais, qui plus est, bien que non tangible, c'est le souffle de l'écriture purement québécoise, l'esprit qui nourrit ses racines. S'attarder à la littérature québécoise n'est pas faire preuve de chauvinisme.